



H
D'A

FAITS & IDÉES

LES PREMIERS JOURS DE L'INHUMANITÉ

Karl Kraus et la guerre

Jacques Bouveresse



Collection « Faits & Idées »

COLLECTIF, *Notre corps, nous-mêmes. Écrit par des femmes, pour les femmes*

ADELINE DE LÉPINAY, *Organisons-nous. Manuel critique*

LES PREMIERS JOURS DE L'INHUMANITÉ
KARL KRAUS ET LA GUERRE

Couverture

r2 Katja van Ravenstein

Conception graphique et mise en page

Ingrid Balazard et Mathieu Robert

Relecture

Laure Mistral

Édition

Marie Hermann, Sylvain Laurens et Jean-Jacques Rosat

Photographies de couverture et d'intérieur

DR

Illustration intérieure : Alfred Kubin, *Der Krieg*, 1907.

SLUB/ Deutsche Fotothek

© Hors d'atteinte, 2019

19, rue du Musée 13001 Marseille

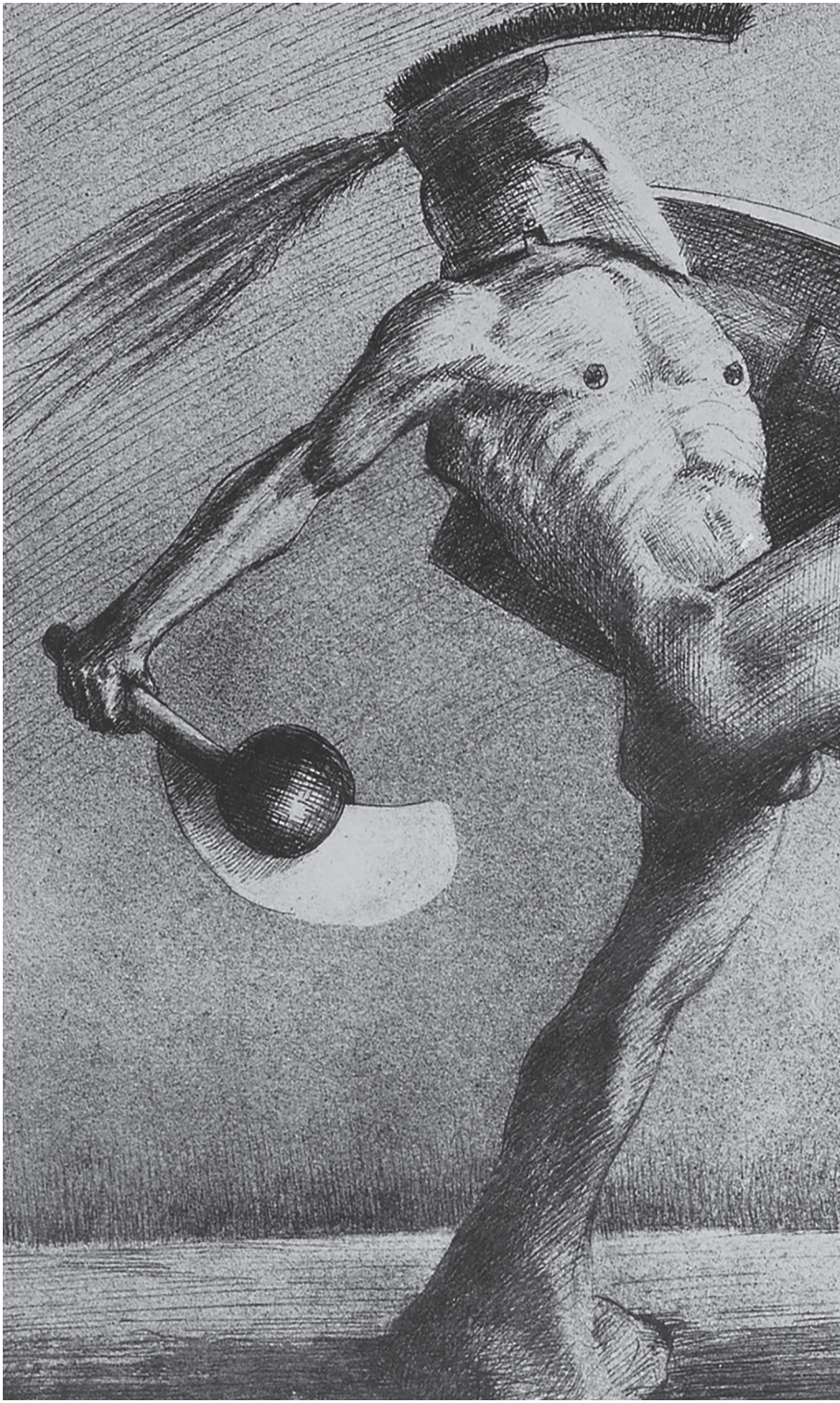
www.horsdatteinte.org

ISBN : 978-2-490579-12-9

ISSN : À venir

LES PREMIERS JOURS DE L'INHUMANITÉ KARL KRAUS ET LA GUERRE

Jacques Bouveresse



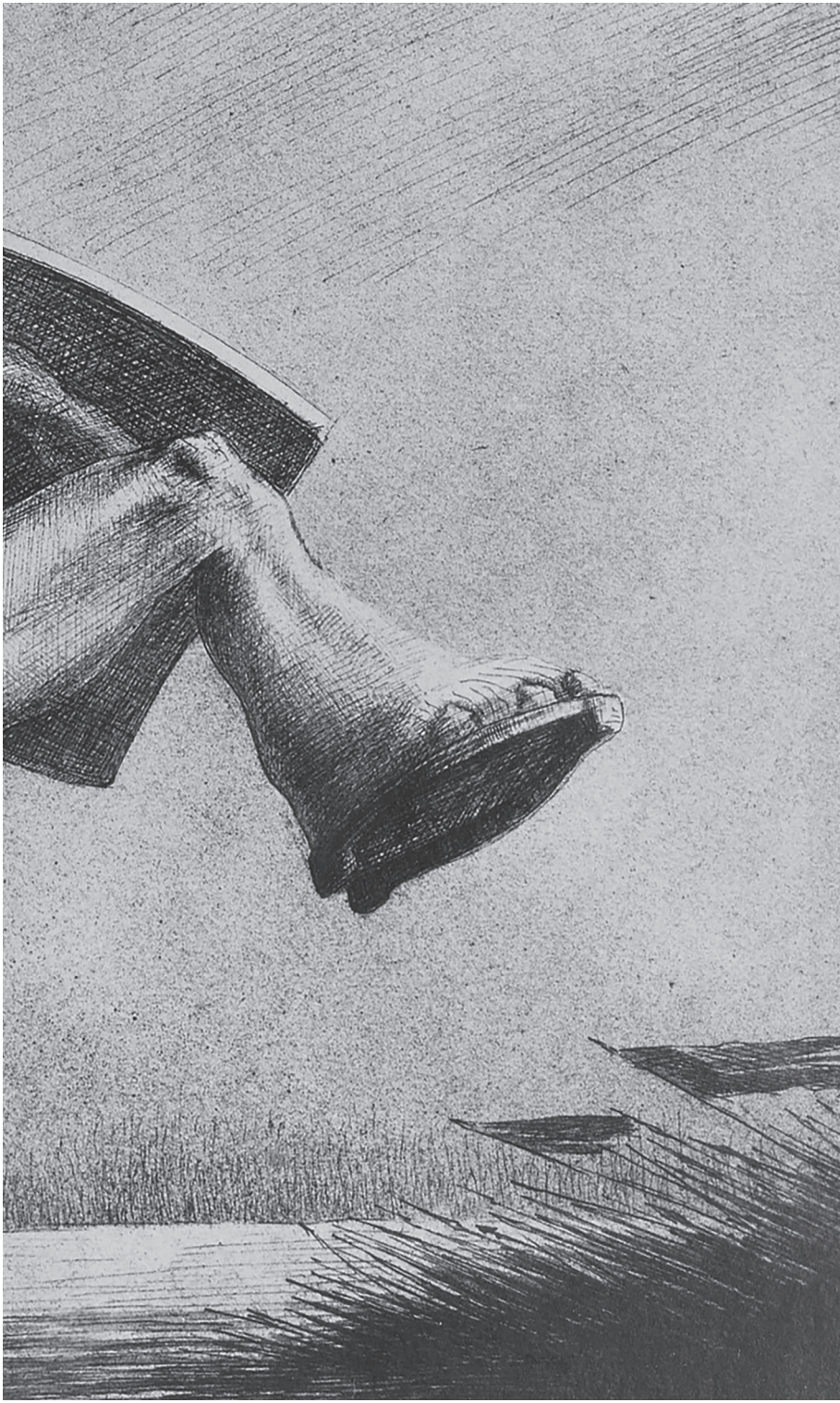


Table des matières

Avant-propos	13
1. La guerre que l'on voulait et celle que l'on a eue	21
2. La réalité de la guerre et sa transfiguration	35
3. Pourquoi le pire est devenu à peu près sûr	45
4. Le mariage de l'âme qui se réveille et de la technique qui se déchaîne	69
5. L'« innocence persécutrice » en action	85
6. La « guerre sale » des Habsbourg et celle des autres	91
7. <i>Cedat toga armis</i> . La force contre le droit et la morale	109
8. La justice du juge et la justice du bourreau	125
9. L'innocence de l'injustice et du crime	143
10. La dictature et l'état de « légitime défense » contre la vérité	175
11. D'une prétendue tyrannie de la vérité et des faits	199
« Une société libre a besoin de la vérité, une dictature, du mensonge » <i>Entretien avec Jacques Bouveresse</i>	211
Index	241
Principales œuvres de Jacques Bouveresse autour de Karl Kraus	247

Avant-propos

Commençons par rappeler en guise d'introduction à ce livre que la bonne philosophie n'a jamais été réservée aux philosophes de profession. Jacques Bouveresse a d'ailleurs toujours eu une pratique de la philosophie très ouverte à d'autres formes de savoir, et notamment à la littérature – ce qui explique en partie qu'il soit beaucoup lu par des non-philosophes. Il a ainsi déjà mobilisé des auteurs comme Pierre Bourdieu, George Orwell ou Robert Musil¹. Mais Karl Kraus (1874-1936), écrivain, poète, satiriste et essayiste autrichien, a une importance toute particulière pour lui.

Plusieurs aspects les rapprochent : l'importance accordée au langage, la vigilance vis-à-vis des médias ou le rôle prophétique de la satire en sont quelques-uns².

De cette dernière, Bouveresse dit ainsi qu'elle lui sert à dénoncer « la nuit qui vient et le cauchemar qui s'annonce³ » : « la satire ne fait souvent qu'anticiper et annoncer ce qui fera demain l'objet du reportage ; et elle a le sentiment d'essayer désespérément d'empêcher la réalité de lui donner raison, tout en sachant parfaitement que, si elle ne le fait pas déjà, elle le fera probablement bien plus tôt que prévu⁴ ». Mais quand

1 Nous renvoyons à la bibliographie située en fin d'ouvrage pour un aperçu exhaustif des ouvrages précédents.

2 Voir par exemple Jacques Bouveresse, *Essais II. L'Époque, la mode, la morale, la satire*, Marseille, Agone, 2001.

3 Jacques Bouveresse, *Satire & prophétie : les voix de Karl Kraus*, Marseille, Agone, 2007, p. 39.

4 *Ibid.*, p. 10.

la réalité va trop loin, la satire ne peut plus rien : c'est le cas face à l'ennemi « d'une espèce complètement inédite »⁵ que représente pour Kraus le nazisme. Et ce qu'il exprime dans la célèbre phrase *Mir fällt zu Hitler nichts ein* [Je n'ai aucune idée sur Hitler], qui ouvre *Troisième nuit de Walpurgis* : il ne reste alors plus qu'une sidération, mais aussi le sentiment que les moyens intellectuels ne sont plus d'aucun secours face à cette violence.

Des médias, Kraus a montré comment, en jouant en permanence sur les ressorts de l'émotion, ils transforment en feuilletons les coups de force et les mensonges des autoritaristes. Il leur reproche en réalité jusqu'à leur format même, qui oblige à déformer l'information pour la faire entrer dans une taille, une régularité et une visibilité précises. Son journal la *Fackel*⁶ paraissait ainsi irrégulièrement et avec un format variable.

Du langage, et notamment de sa dégradation, Kraus considérait que son observation était un des meilleurs moyens de saisir les évolutions d'une société et les rapports de pouvoir. Il traquait les fautes grammaticales, mais aussi les détournements de sens et « le triomphe de la phraséologie qui permet justement, par un effet d'atténuation, de neutralisation et d'euphémisation, de banaliser complètement l'inacceptable⁷ ».

Vérité, pouvoir et nationalisme

C'est aussi une réflexion sur l'aspect fondamental de la notion de vérité, notamment dans son articulation avec le pouvoir,

5 Jacques Bouveresse, *Schmock ou le Triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, Paris, Seuil, 2001.

6 Cette revue satirique, dont le nom signifie « flambeau » ou « torche » en allemand, a été fondée par Karl Kraus en 1899. Il l'éditera jusqu'en 1936, assurant l'essentiel de sa rédaction à partir de 1912. Elle comprendra au total plus de 20 000 pages et 922 numéros. [nde]

7 Jacques Bouveresse, *Satire & prophétie...*, op. cit., p. 131.

qui relie Jacques Bouveresse et Karl Kraus. Loin de l'aridité de la philosophie analytique américaine, Jacques Bouveresse est un philosophe rationaliste au style accessible qui n'en conserve pas moins le même type d'attachement à la vérité.

Ici, c'est plus précisément aux rapports entre le pouvoir, la vérité et le nationalisme qu'il s'intéresse en mobilisant les outils d'autodéfense intellectuelle que proposait Kraus. On voit bien à travers l'omniprésence des informations qualifiées de *fake news* et des débats qu'elles occasionnent que la diffusion de fausses informations est loin d'avoir disparu du champ politique, en particulier quand il s'agit d'obtenir ou de conserver le pouvoir et de justifier des guerres. Parmi ces techniques de manipulation, Bouveresse souligne notamment l'importance de ce que Kraus appelait « l'innocence persécutrice », qui consiste pour des dirigeants à se présenter comme étant avant tout des victimes qui se défendent face à des attaques injustes et d'accuser le camp adverse des atrocités qu'ils commettent eux-mêmes. Or le mensonge autoritaire ne fait pas qu'occulter la vérité : il suppose d'occuper la position de celui qui dit le vrai alors que l'on nie sciemment le sens réel des rapports de domination. Ce n'est pas simplement un mensonge par omission qui fonde la persécution autoritaire, c'est un mensonge auquel on ajoute aussitôt un discours revendiquant la vérité et l'innocence. Savoir qu'on ne dit pas la vérité tout en clamant son attachement à celle-ci reste une arme redoutable.

Kraus « avait déjà décelé, dans la façon dont s'étaient déroulés les événements de la Première Guerre mondiale, la présence de toute une série d'éléments déterminants qu'on allait retrouver par la suite, sous une forme encore aggravée dans le fascisme et qui avaient contribué très tôt à rendre celui-ci non seulement possible, mais même à peu près inévitable⁸ ». Sans prophétisme, Jacques Bouveresse met ici en garde contre la permanence, aujourd'hui, de certaines de ces

8 *Ibid.*, p. 80.

tendances qu'observait déjà Kraus dans l'entre-deux-guerres. Le parallèle avec les années 1930 rencontre souvent ses limites si on s'en tient à l'analyse géopolitique ou à l'analyse des rapports de force partisans. Mais on peut encore voir quotidiennement dans la presse ce rapport vicié à la vérité et cette tendance systématique à nier les horreurs commises au nom de combats supposés être justes qui constituent le socle sur lequel s'enracinent des pouvoirs autoritaires.

Pire encore, à l'époque de Kraus, la plupart des intellectuels se sont laissés « enrôler sans difficulté dans les armées de combattants de la plume qui sont parties, elles aussi, en campagne dans tous les pays belligérants⁹ ». À notre époque également, une part des intellectuels de droite ou de gauche regardent complaisamment la remontée du nationalisme, qui est pourtant souvent la dernière étape avant la brutalité et la guerre. D'une part, face à la montée de l'autoritarisme, une bonne part des intellectuels développent une forme de « reniement » et paradoxalement un anti-intellectualisme adhérent à « une conception et une pratique de la politique d'une espèce qui peut être qualifiée de quasi onirique, qui s'appuie uniquement sur le sentiment et l'émotion, et dans laquelle la pensée et le raisonnement n'ont plus leur place¹⁰ ». D'autre part, refusant tout rôle civique, beaucoup de philosophes et d'universitaires ont relégué aux oubliettes l'idée qu'il existerait des faits objectifs. Versant dans des pensées relativistes ou adoptant une vision constructiviste de la société, ils ont fini par défendre que chaque groupe social serait porteur de « sa » vérité. Voilà de quoi priver les dominés des armes d'une critique objectivement vraie et laisser le champ libre une nouvelle fois à l'idée que la vérité serait seulement la vérité du plus fort ou que l'humanité s'arrêterait aux frontières d'une seule nation.

9 *Ibid.*, p. 31

10 Jacques Bouveresse, « Et Satan conduit le bal... Kraus, Hitler & le nazisme », in Karl Kraus, *Troisième nuit de Walpurgis*, Marseille, Agone, 2005, p. 123.

Le sentiment d'humanité

Enfin, cette question de l'humanité est centrale dans les travaux de l'un et de l'autre : c'est elle dont Kraus scande la fin dans son « théâtre martien », *Les Derniers Jours de l'humanité*¹¹, pièce composée de plus de deux cents scènes dont la représentation durerait « une dizaine de soirées » et auquel les spectateurs de ce monde-ci ne « résisteraient pas [car elle est faite] du sang de leur sang, et son contenu est arraché à ces années irréelles, impensables, inimaginables pour un esprit éveillé, inaccessibles au souvenir et conservées seulement dans un rêve sanglant, années durant lesquelles des personnages d'opérette ont joué la tragédie de l'humanité » – les années de la Première Guerre mondiale. Elle, aussi, dont Bouveresse rappelle l'aspect essentiel en pointant qu'à notre époque, tandis que l'impérialisme économique et la guerre continuent de coexister, de plus en plus de dirigeants politiques manient de façon comparable à ce que décrit Kraus le bannissement de la logique et la perte du sens des mots, mais aussi « l'étouffement du sentiment d'humanité »... Un sentiment qu'il est tout particulièrement nécessaire de défendre face à la brutalisation continue de la vie politique et à la dégradation de la valeur accordée à la vie humaine.

Marie Hermann et Sylvain Laurens

11 Karl Kraus, *Les Derniers Jours de l'humanité*, Marseille, Agone, 2003.

« Le plein matin resplendissait
sur son front déterminé
lorsqu'il arracha la
compagnie à sa tranchée –
en avant – sur trois mètres. »



Fritz VON UNRUH,
Le Chemin du sacrifice

1. La guerre que l'on voulait et celle que l'on a eue

Nietzsche, qui avait une expérience personnelle de la guerre, puisqu'il avait participé lui-même à celle de 1870 dans l'armée prussienne, où il servait comme infirmier, affirme, dans *Humain, trop humain*, qu'« au désavantage de la guerre on peut dire : elle rend le vainqueur bête [*dumm*] et le vaincu méchant [*boshaft*]¹ ». C'est clairement de cette façon que Karl Kraus a perçu la guerre de 1914-1918. S'il ne s'est pas senti obligé de protester avant tout contre le manque d'intelligence (et du même coup également d'équité) des vainqueurs, parce qu'il pensait que le devoir du satiriste est de balayer d'abord devant sa porte et celle de son propre pays, avec l'espoir que certains choisiront peut-être de faire la même chose dans l'autre camp, il n'avait en revanche aucun doute sur le degré auquel la défaite était en train de rendre les vaincus de la Grande Guerre méchants et dangereux.

Nietzsche complète, pour sa part, le diagnostic qu'il formule en remarquant qu'il y a malgré tout également une chose que l'on peut dire en faveur de la guerre : « Elle barbarise dans les deux effets mentionnés, et rapproche ainsi de la nature ; elle est pour la culture [*Kultur*] un temps de sommeil ou d'hivernage, l'homme en sort plus fort pour le bien comme pour le mal². » Ce qui s'exprime dans cette affirmation est l'attirance pour une idée très répandue qui attribue à la guerre une

1 Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, I, traduit de l'allemand par Robert Rovini, Paris, Gallimard, 1988, § 444, p. 266 (traduction légèrement modifiée).

2 *Ibid.*, p. 266-267.

capacité de régénération, de rajeunissement et de renouvellement dont l'importance ne doit surtout pas être ignorée. La mise en sommeil temporaire des contraintes et des interdits de la culture serait susceptible de provoquer une sorte de retour de l'être humain à la nature (et à sa vraie nature) et de réveiller ainsi des forces et des énergies dormantes, rendues dès lors disponibles pour le bien autant que pour le mal. (Il n'est pas nécessaire de rappeler à ce propos que, pour Nietzsche, ce qu'on appelle ordinairement le « mal » n'est pas seulement inévitable, il est également tout aussi nécessaire et à bien des égards considérablement plus productif que le bien.)

Cette idée fait partie de celles qui, avant et pendant la Première Guerre mondiale, ont donné lieu, chez certains intellectuels, à des déclarations qui constituent souvent de véritables morceaux d'anthologie. On peut citer sur ce point du côté français, à titre d'exemple malheureusement assez représentatif, ce qu'écrit le président de la Ligue des patriotes, Maurice Barrès, le 5 août 1914 : « On ne voit jamais ce qu'on désire trop », disait parfois, à ses moments de mélancolie, Déroulède. « Quand je serai mort il y aura la guerre. » Je n'ai jamais souhaité (ce que pouvait faire un soldat comme Déroulède) les terribles leçons de la bataille, mais j'ai appelé de tous mes vœux l'union des Français autour des grandes idées de notre race. Eh bien ! avant même qu'elle ait jeté sur notre nation sa pluie de sang, la guerre, rien que par ses approches, nous fait déjà sentir ses forces régénératrices. C'est une résurrection³. »

Cela revient à peu de chose près à dire, d'une façon qui ne brille assurément pas par sa cohérence logique, qu'on ne veut certes pas le prix considérable que coûtera probablement la guerre en termes de destructions, de souffrances et de morts, mais que l'on se réjouit néanmoins du bénéfice que sa simple perspective a déjà procuré à un pays qui se sent littéralement en train de renaître. Or s'il y a une chose que

3 Maurice Barrès, *L'Union sacrée*, tome I de *L'Âme française et la guerre* (12 vol.), Paris, Émile-Paul Frères éditeurs, 1915, p. 17-18.

Kraus n'était manifestement pas du tout disposé à accepter, même lorsque c'est un philosophe comme Nietzsche, pour lequel il éprouvait une admiration réelle⁴, qui l'exprime, c'est bien l'idée que la guerre puisse aussi être perçue comme une chose bénéfique et désirable, parce qu'elle améliore et fortifie l'être humain, tout au moins lorsqu'elle ne le tue pas. Il n'y a au contraire pas beaucoup d'illusions qu'il ait combattues avec autant d'énergie et de façon aussi systématique que celle-là, que ce soit dans la *Fackel* ou dans la grande « tragédie documentaire » qu'il a écrite sur la Première Guerre mondiale, *Les Derniers Jours de l'humanité*.

Une des meilleures réponses qui puissent être données au genre d'exaltation des vertus de la guerre par lequel se sont illustrés à l'époque des écrivains comme Barrès est peut-être celle qui est contenue implicitement dans un passage saisissant des *Derniers Jours de l'humanité*, où le Râleur décrit avec un réalisme impitoyable le résultat effroyable de ce qu'il considère comme quatre années d'aveuglement et de folie criminels : « En vérité, si les voies de Dieu n'étaient impénétrables, elles seraient incompréhensibles ! Pourquoi nous a-t-il rendus aveugles à la guerre ! Les voici qui errent, tâtonnant dans la vie, les estropiés et les paralytiques, les mendiants tremblotants, les enfants aux cheveux gris, les mères démentes qui avaient rêvé d'offensives, les fils héroïques au regard vacillant dans l'angoisse mortelle et tous ceux qui n'ont plus droit ni au jour ni au sommeil et ne sont plus que les décombres d'une création ruinée. Et voilà le rire de ceux qui ont osé intervenir dans l'œuvre du juge qui trône au-dessus des étoiles, trop haut pour que son bras puisse les atteindre. Tout n'est-il pas achevé ? Leur âme ne conserve pas la

4 Kraus a, il est vrai, comme Mach et beaucoup d'autres, exprimé des réserves sérieuses sur l'idée du surhomme, dont il dit qu'elle a fait, de façon générale, nettement plus de mal que de bien. Mais la faute incombe selon lui davantage à l'incompréhension flagrante de ceux qui se sont crus à un moment donné en train de la réaliser qu'à Nietzsche lui-même. Sur ce point, cf. Karl Kraus, *Troisième nuit de Walpurgis*, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses, préface de Jacques Bouveresse, « "Et Satan conduit le bal..." Kraus, Hitler et le nazisme », Marseille, Agone, 2005, p. 239-240. Désormais *Troisième nuit de Walpurgis*.

moindre cicatrice, elle n'a jamais été blessée par ce qu'elle a fait, su, toléré. L'humanité, la balle lui est entrée par une oreille et ressortie par l'autre. Quittons cette horreur rieuse ! Quittons ce visage autrichien, cet infini bien-être devant cette flaque de sang⁵ ! »

Dans l'essai qu'il a écrit à Hanovre en 1813, l'année de la bataille de Leipzig, Benjamin Constant avait déjà soutenu qu'une guerre inutile est la pire espèce de crime qu'un gouvernement puisse commettre à la fois contre sa propre population et contre le reste de l'humanité : « Une guerre inutile est [...] aujourd'hui le plus grand attentat qu'un gouvernement puisse commettre : elle ébranle, sans compensation, toutes les garanties sociales ; elle met en péril tous les genres de liberté, blesse tous les intérêts, trouble toutes les sécurités, pèse sur toutes les fortunes, combine et autorise toutes les formes de tyrannie intérieure et extérieure. Elle introduit dans les formes judiciaires une rapidité destructive de leur sainteté comme de leur but ; elle tend à représenter tous les hommes que les agents de l'autorité voient avec malveillance, comme des complices de l'ennemi étranger ; elle déprave les générations naissantes ; elle divise le peuple en deux parts, dont l'une méprise l'autre, et passe volontiers du mépris à l'injustice ; elle prépare des destructions futures par des destructions passées ; elle achète par les malheurs du présent les malheurs de l'avenir⁶. »

Il reste néanmoins toujours possible de soutenir que la guerre, en dépit de toutes les calamités que l'auteur énumère et que celle de 1914-1918 n'a effectivement pas manqué de produire sous une forme encore plus spectaculaire et plus tragique qu'il n'aurait pu l'imaginer, n'est jamais réellement inutile et qu'elle peut même être nécessaire et souhaitable, au

5 Karl Kraus, *Les Derniers Jours de l'humanité*, traduit de l'allemand par Jean-Louis Besson et Henri Christophe, version intégrale, deuxième édition, Marseille, Agone, 2015, p. 620. Désormais *Les Derniers Jours de l'humanité*.

6 Benjamin Constant, *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, troisième édition revue et augmentée, Paris, Flammarion, 1993 [1814], p. 63-64.

moins pour le genre de raison qu'indique Nietzsche ou même simplement à cause des vertus morales qu'elle est capable de révéler et de fortifier, et de l'espèce de « réveil de l'âme » qu'elle peut sembler en mesure de susciter. Une des convictions les plus fondamentales de Kraus a été justement depuis le début que c'est là une illusion complète et que, contrairement à tout ce qui a pu être dit et répété sur ce point par ses partisans et ses thuriféraires, la guerre n'a en aucune façon le pouvoir de rendre meilleurs ceux qui étaient bons, et seulement celui de rendre encore plus mauvais ceux qui l'étaient déjà.

C'est une chose qu'il est de surcroît tout à fait possible de savoir à l'avance et il devrait être acquis, par conséquent, que l'humanité n'a aucun intérêt réel à vouloir tenter une expérience qui, comme cela a été effectivement le cas avec celle de la Première Guerre mondiale, ne peut être (sauf pour ceux qui refusent obstinément de regarder la réalité en face) que désastreuse. « S'il faut, dit le Râleur, un incendie criminel pour vérifier que deux honnêtes occupants d'une maison sont prêts à sauver des flammes dix occupants innocents alors que quatre-vingt-huit occupants malhonnêtes profitent de l'occasion pour se livrer à des crapuleries, il serait malvenu d'entraver l'action des pompiers et de la police en chantant les louanges des bons côtés de la nature humaine. Il n'était nullement besoin de prouver la bonté des bons, et inutile de provoquer une situation permettant aux méchants d'être encore plus méchants⁷. »

Il va sans dire que ceux qui ont cru aux vertus thérapeutiques et roboratives – si on peut se permettre de les appeler ainsi – de la guerre ne se sont généralement pas contentés de l'idée qu'elle ferait le plus grand bien à leur propre pays ; ils ont été persuadés également que la victoire de celui-ci, qui pour eux ne faisait guère de doute, apporterait au monde la guérison et le salut dont il avait le plus grand besoin :

7 *Les Derniers Jours de l'humanité*, p. 132.

« Pendant la Première Guerre mondiale, chaque parti, se sentant inspiré par une mission universelle, déshumanisa l'adversaire et ne jura que par sa reddition inconditionnelle. Nombre de ses dirigeants estimaient que l'Allemagne avait pour destin de régénérer le monde (*Am deutschen Wesen wird die Welt genesen*)⁸. »

La formule *Am deutschen Wesen wird die Welt genesen* [Le monde guérira par la réalité allemande], qui avait été utilisée notamment par l'empereur Guillaume II dans un discours de 1907 et qui est citée parfois également sous la forme *Am deutschen Wesen soll die Welt genesen* [Le monde doit guérir par la réalité allemande], est tirée d'un poème écrit par Emanuel Geibel (1815-1884) en 1861, dix ans avant que la victoire de la Prusse sur la France ait rendu possible la proclamation de l'Empire allemand à Versailles, autrement dit, à une époque où l'Allemagne était certainement encore loin de pouvoir afficher des prétentions hégémoniques du genre de celles qui lui ont été imputées et reprochées plus tard. Les deux versions sont en fait inexactes, puisque le texte original se contente d'affirmer, de façon nettement plus modeste et plus réaliste : *Es mag am deutschen Wesen/Einmal noch die Welt genesen* [Il se peut que par la réalité allemande/Une fois encore le monde guérisse]. Mais il n'est pas impossible que le mot *Beruf* dans le titre du poème, *Beruf Deutschlands* [La vocation de l'Allemagne], qui peut évoquer l'idée d'une mission spéciale, mais également celle d'une fonction ou d'une profession dont on est censé remplir chaque jour consciencieusement les obligations, soit pour quelque chose dans la façon dont Kraus a ironisé, dans un article de 1918, sur une caractéristique qui lui semblait distinguer les habitants de l'Allemagne de ceux de la plupart des autres nations, à savoir la tendance à transformer la qualité d'être allemand en une sorte de métier que

8 George Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, traduit de l'anglais par Edith Magyar, Paris, Hachette Littératures, 1999, p. 197.

1. La guerre que l'on voulait et celle que l'on a eue

l'on se considère comme tenu d'exercer quotidiennement avec ponctualité et application⁹.

Dans *Troisième nuit de Walpurgis*, Kraus invite à nouveau les Allemands à s'interroger sur la relation d'une espèce à peu près unique en son genre et devenue presque obsessionnelle qu'ils entretiennent avec leur propre nation : « Les Allemands ne se rendent-ils pas compte – car les autres s'en rendent compte – non seulement qu'aucune nation ne se réfère aussi souvent au fait qu'elle en est une mais que le reste du monde n'emploie pas aussi souvent en une année le terme de “sang” que ne le font les radios et les journaux allemands en une seule journée ? Le sang et la terre, comme si cela n'existait qu'ici ! Et toujours de nouvelles définitions de l'Allemand, de l'Allemande et de ce qui est allemand, comme si tout venait juste d'être découvert par une expédition allemande¹⁰. » Le problème très simple et jamais résolu qui se pose à chaque fois pour le nationalisme et le national-populisme est justement que des mots comme « nation » et « peuple » ne peuvent pas être utilisés comme s'ils n'avaient pas de pluriel.

C'est le genre de chose que Kraus se permet de rappeler à Gottfried Benn quand celui-ci invoque le peuple comme constituant la valeur et la référence suprêmes : « Car il y a des moments, dit [Benn], où toute cette vie de misère s'engloutit pour ne laisser subsister que : “Le peuple”. Très bien, sauf qu'il manque le corollaire : il existe encore d'autres peuples. Et si tous voulaient se prendre pour le peuple élu, l'Apocalypse serait une gaminerie comparée à la chienlit qui s'ensuivrait. Mais Benn se soucie de l'Europe comme d'une guigne : “Cette Europe, elle a certes des vertus – mais quand elle ne peut ni corrompre ni mitrailler, elle fait bien piètre

9 « *Meine Eitelkeit und der deutsche Nationalstolz* » [Ma vanité et la fierté nationale allemande], *Die Fackel*, n° 531-543, mai 1920, p. 20. Un peu plus loin, Kraus souligne la différence qu'il y a sur ce point, bien que l'un et l'autre soient à peu près également indifférents au reste du monde, entre le Viennois (Franzl) et l'Allemand (Fritze) : « Fritze, qui, alors que la qualité de Viennois est plus une passion, a exercé celle d'Allemand comme métier (*Beruf*) » (p. 21).

10 *Troisième nuit de Walpurgis*, p. 361-362.